

LES

DERVICHES HURLEURS ET TOURNEURS

Il y a quelques années, un jeune homme d'une famille riche, de Trébizonde, en Asie Mineure, perdit son père et sa mère. La fortune dont il hérita pouvait lui assurer une vie facile et tranquille. Mais les derviches, toujours à l'affût d'une proie, s'introduisirent chez ce jeune homme sous prétexte de soulager l'âme de ses parents défunts. Ils fréquentèrent assidûment la maison trop hospitalière, et l'héritier, circonvenu par eux, cédant à leurs obsessions, leur ouvrit ses coffres, et ce qui était plus grave, leur abandonna la direction de sa vie.

La société de ce fils de famille se composa bientôt presque exclusivement de gens étranges, à la longue chevelure, à la barbe inculte, à peine couverts de peaux d'animaux ou d'informes haillons, se présentant pieds nus, la sébile du mendiant à la main, des pierres à miracle pendues au cou. A toute heure, ils pénétraient chez l'héritier, qui toujours se levait humblement devant eux, comme il convient, leur témoignait le plus grand respect et leur distribuait de larges aumônes.

Qu'arriva-t-il ? C'était facile à prévoir : deux ans après, le pauvre garçon, ayant perdu la raison, parcourait les rues de la ville en chantant, les yeux égarés, les cheveux épars, sans souliers et presque sans habits. Il se recommandait pour subsister à la charité publique. Les derviches qui le rencontraient riaient dans leur barbe de leur trop crédule disciple, comme ayant trop pris à la lettre cette devise de Mahomet : "La pauvreté fait ma gloire."

Tous les derviches ne sont pas errants. La plupart vivent réunis dans des couvents ou *tékés*, fondations pieuses de l'islamisme. Commencées du vivant de Mahomet par l'association de quelques fervents de la Mecque et de Médine, les congrégations religieuses musulmanes prirent avec le temps un accroissement considérable. On ne compte pas moins de trente-deux congrégations importantes. Les deux plus fameux de ces ordres religieux sont les Mevlevis, institués par Djelalud-din-Mevlana, mort en 1273, et les Roufais, créés un siècle auparavant par Ahmed-Roufai.

Les derviches mevlevis, plus connus sous le nom de derviches danseurs ou tourneurs, se livrent à des danses bizarres, entremêlées de méditations et de psalmodies soutenues d'un peu de musique. Par leur application dans ces exercices, ils prétendent parvenir à une sorte d'extase qui les ravit de la terre...

Le plus important de leurs couvents se trouve à Constantinople. On y pénètre par une cour ombragée de beaux arbres. Chaque mercredi, leurs exercices y attirent nombre de touristes. L'un d'eux a décrit ainsi la salle où ont lieu les exercices religieux : "Cette salle, au parquet poli comme un miroir, tient à la fois de la salle de bal et de la salle de spectacle : elle est carrée et entourée de colonnes doriques peintes en vert, qui encadrent les compartiments où se tient le public. En haut, une tribune avec un grillage doré pour les femmes et, sur la droite, une galerie dorée réservée au sultan. Comme décoration, un lustre de cristal de roche au centre de la salle."

Derrière le chef de la communauté, le *mirab*, qui se tient assis au fond de la salle, les jambes croisées sur un tapis ; les fenêtres ouvertes offrant des échappées sur le Bosphore, avec Scutari dans le fond ; les bateaux à vapeur qui sillonnent le détroit, et Top-Hané et ses maisons blanches entourées de verdure, ayant un aspect civilisé qui fait trouver plus étrange encore par le contraste, le spectacle essentiellement oriental qui se produit une fois par semaine sous les yeux des spectateurs.

Les derviches occupent le centre de la salle, assis sur leurs talons ; la plupart sont coiffés d'un bonnet de feutre épais, en forme de pain de sucre.

Au début de la cérémonie, le *mirab* commence sa psalmodie d'une voix lente, comme celle des prêtres dans les offices des morts. D'une tribune, des voix lui répondent sur un ton plaintif, qui s'élève peu à peu. *Allah, illah, lah ! Allah, illah, lah !* "Il n'y a de Dieu que Dieu," disent les voix en chœur ; une harmonie bizarre plane au-dessus de ce chant. Pas une note qu'il soit possible de fixer ; toutes, elles glissent de tons inconnus avec

ballonnent, tandis qu'ils tournent plus vite. L'élan donné, ils étendent les bras et se mettent à valser doucement, en pirouettant sur leurs talons. Mais la fatigue les envahit visiblement ; ils cessent leurs chants, sans discontinuer de tourner ; la tête est penchée, les yeux fermés à demi, le visage pâle ; leur mouvement de rotation sur eux-mêmes se combine avec un autre mouvement circulaire autour de la salle. La vitesse avec laquelle sont exécutés ces tours croît rapidement, et finit par devenir vertigineuse. Il faut à ces derviches une bien longue habitude de tourner de la sorte pour ne pas perdre l'équilibre et ne pas se heurter les uns aux autres.

Voilà donc nos derviches tourneurs ! Spectacle étrange que celui de ces hommes barbus, voltigeant en cadence et se livrant à une pratique, dont tout caractère religieux semblent exclu, à premier examen.

De belles âmes, parmi les voyageurs des deux mondes qui se procurent ce régal, voient autre chose : certains se sont déclarés subjugués. A l'aspect de ce culte insensé, leur première émotion n'est pas toujours un sentiment d'horreur ou de pitié, quelquefois ils admirent.

L'ordre des Roufais se distingue des Mevlevis par le genre de spectacle offert à la curiosité publique : bien entendu nous en parlons en profane. Les Roufais se présentent comme des thaumaturges et obtiennent du peuple ignorant d'être pris en vénération. Leur téké le plus renommé se trouve près du cimetière de Scutari, qui est le plus ancien cimetière de Constantinople. Les "jeudis" qu'ils y donnent attirent un grand concours de fidèles musulmans, avides d'être témoins de leurs miracles. A trois heures les exercices commencent par des invocations, des prières chantées, et de violentes contorsions.

Dans une petite tribune, si basse de plafond qu'on ne peut s'y tenir debout, s'entassent les étrangers — chez les derviches hurleurs de Scutari, la salle est pauvre d'aspect. Le chef de la congrégation donne un signal. Aussitôt les derviches, sans cesser de chanter, se mettent à balancer leur corps ; ils se baissent jusqu'à terre et se redressent brusquement ; un voyageur en les voyant se pencher les uns vers les autres n'a pu s'empêcher de penser aux choristes qui imitent le roulis du navire dans l'*Africaine*.

Lorsque le chant les a fatigués, ils poussent des gémissements qui ne semblent pas sortir de poitrines humaines.

Malgré tout, les mouvements s'accroissent, les gémissements deviennent de sourds rugissements ; les religieux touchent la terre de leur turban ; ils se rejettent en arrière et la touchent encore ; ils jettent leurs bonnets pointus ; leur longue chevelure se répand sur le visage, elle bat les joues, elle flotte sur le dos ; leurs têtes semblent ne plus tenir aux épaules.

Il y a là des types de fumeurs d'opium à la physiologie malade, des Turcs aux lèvres charnues avec des barbes de boucs, des Asiatiques au front proéminent et au teint bronzé, des nez en bec d'aigle, des yeux égarés. La sueur ruisselle de leur corps ; ils se dévêtissent à demi. Et quand la voix commence à leur manquer, ce n'est plus un chant qui sort de ces poitrines épuisées ; on n'entend plus qu'un *Allah hou !* puis une sorte d'abolement ou de hurlement où l'on ne distingue plus que les *hou ! hou ! houou !* Et voilà nos derviches hurleurs.



Un des croyants s'affaisse dans une violente crise. — Page 134, col. 1.

un accord insaisissable.

Enfin, les chants cessent, et un silence profond s'établit... Soudain, est-ce une illusion ? on dirait que quelques notes timides tirées d'une flûte courent au hasard... Ce n'est pas une erreur : l'instrument module insensiblement un air mélancolique que vient, avec hésitation d'abord, soutenir le faux bourdon d'un trombone. Les deux musiciens observent une savante progression.

Le *mirab*, qui est presque toujours un vieux derviche au visage parcheminé, aux tempes rasées, frappe dans ses mains, et tous les derviches se lèvent et vont le saluer deux à deux — un défilé qui rappelle la cérémonie du *Malade imaginaire*.

Cependant, les musiciens ont accéléré le mouvement de leur air et, tout en marchant, les derviches, se débarrassant de leur manteau ont commencé à tourner en s'accompagnant d'un chant. Les robes bleues dont ils sont vêtus s'enflent et se